

Commonwealth islamique»

Quand il s'agira de la mise en œuvre du projet, il indique qu'il ne faudra pas procéder à partir d'un point central, comme cela s'est fait au temps du Prophète, c'est-à-dire à partir d'un pays donné, mais en partant des différents mondes pour converger vers un centre qui est l'idée de Commonwealth elle-même. Il ne s'agira pas d'une fusion de ces mondes mais de leur articulation. Le principe intégrateur découle de leur unité spirituelle mais «cette unité ne peut remplir efficacement son rôle intégrateur que si elle prenait corps sous une forme adéquate représentant la forme institutionnelle de la volonté collective du monde musulman».

Bennabi s'est contenté au total dans ce petit ouvrage d'indiquer des pistes plutôt que de s'engager dans des propositions qu'il laisse à la discrétion des Etats. Le livre s'achève sur cet avertissement (nous sommes en 1958 !): «Il faut qu'une révolution sociale s'accomplisse du dedans, sinon elle viendra de l'extérieur. Il y a donc danger pour les vingt années à venir.» Et sur cette question-dilemme: «Le monde musulman peut-il accomplir sa révolution selon un processus déterminé réglé par un plan préétabli qui tienne compte des éléments psychologiques et des facteurs sociaux propres à la société musulmane actuelle ?

Ou bien, faute d'une orientation judicieuse, selon un plan préétabli, se verra-t-il conduit par les nécessités de son adaptation à une évolution mondiale qui ne cesse de s'accélérer chaque jour davantage à une révolution dont il n'aura pas le contrôle ?» Quand il apprend la création d'un centre d'études afro-asiatiques à Tel Aviv, il note dans ses carnets: «Ben Gourion, lui, sait que les forces des deux continents que Bandoeng a rassemblées ne peuvent former une force unique par de simples discours politiques ou par des édifices installés au Caire ou ailleurs, mais par une idéologie afro-asiatique qui, jusqu'à l'heure présente, ne trouve son expression que dans mon livre... Je crois

Nous avons plusieurs fois cité ici et tout au long de cette série le penseur syrien Abderrahmane al-Kawakibi, contemporain d'al-Afghani et de Mohamed Abdou, pour la proximité de ses idées avec celles de Bennabi. Il a proposé en effet dans ses écrits un véritable plan de restructuration de la pensée et de l'organisation politique du monde musulman.

qu'il faut l'admirer: c'est un homme.» Nous avons plusieurs fois cité ici et tout au long de cette série le penseur syrien Abderrahmane al-Kawakibi, contemporain d'al-Afghani et de Mohamed Abdou, pour la proximité de ses idées avec celles de Bennabi. Il a proposé en effet dans ses écrits un véritable plan de restructuration de la pensée et de l'organisation politique du monde musulman.

Auteur de deux livres, *Oum al-Qora* et *Tabai' al-istibdad* (les caractères du despotisme), et d'un grand nombre d'articles de presse, il a imaginé dans le premier livre un congrès panislamique en vue de jeter les bases d'une union des Etats musulmans sous forme de fédération d'Etats indépendants où serait impartie à chaque pays ou groupe de pays un rôle particulier: «Le congrès, après une recherche minutieuse et un examen approfondi de la situation et du tempérament de tous les peuples et des circonstances qui les entourent, enfin de leurs aptitudes, a estimé que la péninsule Arabique et ses habitants doivent s'occuper de la politique religieuse... Le soin à apporter à la vie politique et particulièrement aux affaires étrangères doit incomber aux Turcs; la sur-

veillance vigilante de la vie civile et son organisation, il est bon de les confier aux Égyptiens; la gestion des affaires militaires doit être placée sous la responsabilité des Afghans, Turkestaniens, Kazaniens, Caucasiens à l'Est et des Marocains ainsi que des habitants des principautés d'Ifrîqiya à l'Ouest; enfin, la direction de la vie scientifique et économique sera assurée au mieux par les Iraniens, les habitants de l'Asie centrale, les Indiens et les peuples voisins.»⁽¹⁾

Oum al-Qora se veut le compte-rendu de ce congrès (imaginaire ou réel? la question demeure posée à ce jour) tenu en 1898 à La Mecque en présence de vingt-trois délégués venus de différents pays d'Islam, de Chine, de Russie et d'Angleterre.

Le but de la rencontre était de dresser l'état des lieux du monde musulman en décadence et d'arrêter un plan de redressement. Celui-ci postule une réorganisation du régime du califat qui ne serait plus que symbolique et la mise en place d'une organisation panislamique d'éducation qui unifierait les programmes nationaux.

C'est la première fois, de notre point de vue, qu'un cerveau musulman s'affranchit de la conception purement morale de la «Nahda» et lui substitue une approche politique et pragmatique. Nous reviendrons encore sur les idées avant-gardistes de cet homme extraordinaire.⁽²⁾

S'il a pu désespérer de voir l'afro-asiatisme s'ériger en jalon sur la voie du mondialisme, Bennabi n'a jamais douté de l'inéluctabilité de ce dernier qu'il considère comme la finalité de l'Histoire.

Quand l'OUA fut créée en 1960, il y voit une manœuvre de la lutte idéologique et note dans un article: «L'OUA est un enfant adultérin de l'impérialisme et de l'Afrique, mais d'une Afrique qui l'a enfanté sans savoir même qui était son père, ni que son enfant était tout simplement venu au monde pour mettre un hiatus entre elle et l'Asie.»

En 1964, il écrit dans *Perspectives algé-*

riennes: «L'effet de la puissance qui déclencha les deux guerres mondiales se trouva automatiquement stoppé par son contre-effet, en faisant apparaître la perspective d'une troisième guerre mondiale.

Dès lors, les rapports de force font place à des rapports nouveaux, assujettis à des critères d'idées.

La démocratie, le socialisme et la paix deviennent les préambules de toutes les constitutions nationales et marquent le point cardinal vers lequel s'oriente l'évolution de l'humanité. Ces trois idées semblent préfigurer les éléments d'une Constitution universelle et constituent, dès à présent, les principes d'une idéologie universelle, pour couronner l'œuvre de l'homme s'engageant dans l'ère mondialiste.»

A quelques mois de sa mort, il confie à l'un de ses derniers articles daté de juin 1973: «Le cours de l'Histoire, chargé de toutes les expériences de l'humanité et fortement grossi par la crue exceptionnelle de la présente civilisation, semble proche de son embouchure sur le siècle qui vient, avec une extraordinaire alternative. L'an 2000 semble, dans l'océan des temps, désigné comme le

seuil d'une parousie qui réconciliera les hommes ou d'un cataclysme qui abolira leur destin. Nous n'avons pas à faire de prophétie quant à l'issue de cette alternative. Par contre, il nous est permis, en tant que musulmans, de définir notre rôle en vue de son infléchissement vers une issue favorable. Nous savons déjà quel est notre rôle principal dans tous les cas. Il se trouve défini clairement dans le Coran: «C'est ainsi que nous avons fait de vous une nation mitoyenne pour que vous serviez de témoins pour les autres hommes et que le Prophète soit votre témoin...» (2-143). Dans une parousie ou dans un cataclysme, voilà d'abord notre rôle... Mais, au-delà ou en deçà de ce témoignage, nous devons aussi, par la nature des choses, assumer notre rôle de frères des autres hommes pour sauver avec eux notre commun destin.»⁽³⁾

Attaché à la vocation d'un islam éclairé et

Les musulmans ne sont pas en retard, ils sont partis dans une autre direction; ils ne sont pas dans la courbe de l'évolution, ils sont dans une autre dimension; ils ne sont pas organisés en système vivant, travaillant à sa survie, mais en système figé qui vit des conquêtes des autres en échange de ses ressources naturelles.

ouvert, Bennabi, fidèle à sa pensée, précise: «Il nous faut donner à l'Islam pensé et vécu par chacun d'entre nous la dimension d'une «vérité travaillante». Cela veut dire que cette vérité doit se faire promesse d'avenir fraternel pour tous les hommes.» En avril 2005, la diplomatie tiers-mondiste nostalgique voudra réanimer le cadavre, en vain.

A cette date, en effet, s'est tenu à Djakarta un sommet réunissant cinquante chefs d'Etat qui, «attachés à l'esprit de Bandoeng», ont signé une déclaration appelant à la promotion d'un partenariat stratégique afro-asiatique et instituant un sommet tous les quatre ans et une réunion des ministres des Affaires étrangères tous les deux ans. Dans son allocution, le chef d'Etat algérien a parlé de «renaissance de l'afro-asiatisme... Le souffle de Bandoeng ne s'est jamais éteint, quand bien même il a, parfois, perdu de sa puissance». Aucun de ces engagements n'a été tenu et l'idée a définitivement disparu. Les derniers événements connus sous le nom de révolutions arabes ont largement démontré que les pays arabo-musulmans ne maîtrisent pas leur destin comme ils ne recèlent pas en eux une vision de ce que pourrait, de ce que devraient être leur vie et leur avenir parmi les nations du monde.

Les musulmans ne sont pas en retard, ils sont partis dans une autre direction; ils ne sont pas dans la courbe de l'évolution, ils sont dans une autre dimension; ils ne sont pas organisés en système vivant, travaillant à sa survie, mais en système figé qui vit des conquêtes des autres en échange de ses ressources naturelles.

Les chrétiens ont emballé leurs discutables articles de foi, leurs dogmes et leurs rites dans d'attendrissantes valeurs morales, humaines et sociales, tandis que les musulmans ont déshumanisé et désincarné les valeurs de l'Islam: ils les ont asséchées, désocialisées et enroulées dans l'intolérance et la dureté de l'âme. Le christianisme et le judaïsme ont marché de pair avec la modernité, l'Islam continue son chemin sans la modernité. Il erre seul, sans but, sans statut, sans vision de l'avenir, obnubilé par le seul au-delà. Le musulman n'est pas sur la terre pour remplir une quelconque mission — à part l'illusion qu'il entretient de voir les autres se rallier un jour à son mode de vie et de pen-

sée — mais pour gagner des «haçanate», des garanties d'aller au Paradis, confirmant un hadith: «Un jour viendra où les musulmans seront nombreux, mais ils seront comme l'écume de la mer...»

L'Inde, la Chine, le Vietnam ont été peu ou longtemps colonisés, mais ils ont tiré les leçons de leurs expériences passées, ont réévalué leur capital-idées et sont en train de devenir des puissances de premier plan. Les musulmans n'ont pas le sérieux, l'humilité, le pragmatisme des Asiatiques.

Ils se caractérisent par l'arrogance et le mépris à l'égard des autres. Il faut se rappeler les rodomontades et les tartarinades arabes face à Israël dans les années 1940, 1950 et 1960, et les comparer à leur faillite actuelle. Leurs guerres ne sont plus contre Israël mais entre eux où ils font montre du plus grand acharnement.

La stratégie des Etats musulmans actuels

n'est pas centrée sur une perspective d'union mais sur une perspective de destruction mutuelle au profit de l'ennemi commun; dirigeants politiques et hommes de religion attisent la haine réciproque pour des futilités comme s'ils étaient missionnés pour détruire le monde musulman et l'Islam après qu'ils eurent plongés dans la décadence. Le plus grave dans un processus de décadence n'est pas la perte de territoires ou de capacités militaires mais la perte du sens des idées. Bennabi appelle ce phénomène la **dévalorisation des idées** et écrit dans *Le problème de la culture*: «Lorsque l'œuvre d'Ibn Khaldoun a vu le jour dans le monde musulman, elle ne pouvait plus contribuer ni à son progrès intellectuel ni social, parce que, dans cette étape, elle représentait une idée isolée du milieu réel. D'ailleurs, dans une pareille étape, ce n'est pas seulement l'idée qui perd sa signification culturelle, sa faculté de créer des choses, mais réciproquement la chose elle-même ne peut plus engendrer des idées. Par exemple, à quoi aurait servi la fameuse pomme de Newton si, au lieu de tomber sur l'illustre mathématicien, elle était tombée sur son ancêtre de l'époque, Guillaume le Conquérant? Il est évident qu'elle n'aurait pas créé l'idée de la gravitation, mais tout juste un petit tas de fumier parce que l'ancêtre de Newton l'aurait tout simplement mangée. Il est donc clair que l'idée et la chose n'acquiescent de valeur culturelle que dans certaines conditions. Elles ne deviennent créatrices de culture qu'à travers un intérêt supérieur sans lequel la vie dans le «monde des idées» et le «monde des choses» se fige comme dans de simples musées et perd toute efficacité sociale véritable. On peut interpréter cet intérêt supérieur par rapport à l'individu comme la liaison organique qui le lie au monde des idées et au monde des choses. Quand cette liaison fait défaut, l'individu n'a plus de prise ni sur les idées ni sur les choses. Il glisse seulement sur la surface des choses sans les pénétrer et passe à côté des idées sans les reconnaître...»

A. B.

Dimanche prochain: PENSÉE DE MALEK BENNABI (11) «Le problème de la culture».

1) Cf. Norbert Tapiero *Les idées réformistes d'al-Kawakibi*, les Ed. arabes, Paris, 1956.

2) L'idée d'un congrès panislamique a tout de suite séduit les élites musulmanes de l'époque. Après la tentative d'un leader musulman de Crimée, Ismail Bey Gasprinsky, d'en réunir un en 1906, l'idée connaît une éclipse en raison des événements

(guerre mondiale, révolution bolchevique...) mais l'abolition du califat par le Parlement turc en 1924 la relance et c'est ainsi que se tiennent en mai 1926 au Caire le «congrès du khalifat» et en juin et juillet de la même année à La Mecque le «congrès du monde musulman». Le premier tente en vain de désigner un nouveau calife, tandis que le second achoppe sur les diffé-

rences entre le wahhabisme et les écoles sunnites. D'autres «congrès» se tiendront en 1931 à Jérusalem, en 1932 en Inde et en 1935 à Genève... L'idée aboutira finalement à la création de l'Organisation de la Conférence islamique en 1969.

3) *La promesse de l'Islam, Que sais-je de l'Islam* n°10, juin 1973.